

V. Présentation de thèses de doctorat en histoire de l'art, archéologie et musicologie (année académique 2004-2005)

Les médecines religieuse et rationnelle en Carie, durant l'Antiquité classique : l'apport de l'archéologie

par Cécile NISSEN

Licenciée en histoire de l'art et archéologie de l'Antiquité de l'Université de Liège (Belgique), nos recherches se sont focalisées, dans le cadre d'un mandat d'aspirante du F.N.R.S., sur l'étude historique et comparative des médecines religieuse et rationnelle en Carie, pendant l'Antiquité classique. Nos travaux ont trouvé un premier aboutissement dans le dépôt d'une thèse de doctorat soutenue, à Liège, en janvier 2005 et intitulée *Les médecines religieuse et rationnelle en Carie, durant l'Antiquité classique : l'apport de l'archéologie*.

Cet intitulé nous amène à préciser quelques notions fondamentales qui permettront d'exposer brièvement les objectifs et les résultats de ce travail. Il faut d'abord rappeler ce que nous entendons aujourd'hui par 'médecines religieuse et rationnelle', parlant de l'Antiquité classique. L'appellation 'médecine religieuse' désigne les diverses formes de recours aux dieux, afin d'obtenir la guérison des maladies, en particulier l'activité des cultes guérisseurs. Dans les mondes grec et romain, comme dans la plupart des civilisations, les hommes ont d'abord attribué l'origine de leurs maladies aux divinités, considérant qu'elles étaient une punition envoyée par les dieux aux fidèles qui se seraient mal comportés à leur égard. Mais les dieux pouvaient aussi, une fois leur colère apaisée, délivrer les hommes de leurs maux : pour les Anciens, les dieux possédaient donc des pouvoirs guérisseurs qui ont attiré des foules de pèlerins dans leurs sanctuaires. Quant à la dénomination 'médecine rationnelle', elle correspond à l'exercice de la médecine dite rationnelle, par les médecins qui, à la suite d'Hippocrate au V^e s. av. J.-C., ont rejeté la conception traditionnelle de la cause divine des maladies au profit d'une origine naturelle. De fait, ils ont mis en évidence, dans le développement des maladies, l'influence de facteurs externes, tels le climat, l'air, les saisons ou les lieux, et internes comme les humeurs ; dans le même temps, ils prescrivaient des traitements rationnels, qu'il s'agisse d'interventions corporelles, en particulier par incision et cautérisation, de remèdes pharmacologiques ou encore de modifications du régime du patient.

Il faut cependant souligner les limites de la terminologie : il est délicat d'employer des notions modernes, plus ou moins connotées, pour décrire des faits passés qui relèvent d'une conception du monde fondamentalement différente de la nôtre. L'emploi de l'adjectif 'religieux', en particulier, demeure problématique, parlant d'une société dans laquelle il n'existait pas de séparation entre une sphère religieuse et une sphère 'laïque', ou en tout cas non religieuse, la dimension religieuse imprégnant alors tous les aspects de la vie des communautés. Si les qualificatifs 'religieux' et 'rationnel' apparaissent comme des étiquettes commodes, qui nous permettent de donner un nom aux réalités antiques, il nous faut donc garder à l'esprit

qu'elles ne leur correspondent pas exactement. Or les études actuelles ont le plus souvent tendance à opposer les médecines religieuse et rationnelle, selon une vision dichotomique, héritée de notre conception moderne de la médecine. La réévaluation des réalités antiques recouvertes par les dénominations 'médecines religieuse et rationnelle' était l'un des objectifs majeurs de notre thèse. Nous souhaitons, en effet, mettre en évidence l'existence d'éventuelles relations entre ces deux formes de pratique médicale. Pour ce faire, il fallait les envisager de concert, et non séparément, comme c'est encore trop souvent le cas dans les travaux actuels.

Afin de mener à bien pareille étude comparative des médecines religieuse et rationnelle, il était nécessaire de restreindre notre enquête à une aire géographique limitée. Notre choix s'est porté sur la Carie antique. Cette région, qui correspond au sud-ouest de l'Asie Mineure, c'est-à-dire de la Turquie actuelle, constituait un terrain d'investigation privilégié. De fait, les conclusions de notre mémoire de licence, consacré aux sanctuaires médicaux micrasiatiques, avaient révélé l'implantation de nombreux sanctuaires thérapeutiques au sein du pays carien. Avant de procéder à l'inventaire des cultes guérisseurs et des médecins établis dans cette région, il a fallu délimiter avec précision le cadre géographique désigné par le terme Carie. En effet, la Carie ne correspond pas à un territoire immuable, mais désigne, au contraire, une entité géographique dont l'extension spatiale a connu, au fil des siècles, des variations telles que les Anciens eux-mêmes ne s'accordaient pas sur son étendue. N'ayant imposé à nos recherches aucune limite chronologique autre que celles de l'Antiquité classique, il a donc fallu déterminer un espace géographique carien, d'environ 18500 km², dont les limites sont conventionnelles.

Afin de dresser la liste exhaustive des dieux guérisseurs et des médecins établis en Carie, nous avons dépouillé l'ensemble des sources documentaires, à savoir les textes littéraires, mais aussi les inscriptions, les papyrus, les monnaies ainsi que tous les autres vestiges mis au jour lors de fouilles archéologiques menées dans le pays carien. De fait, nous avons veillé à ne pas négliger l'apport des sources matérielles, dont voici deux exemples. Parmi les artefacts étudiés figurent des ex-voto médicaux, c'est-à-dire des ex-voto consacrés lors d'une demande de guérison ou en signe de remerciement après une cure. Nous avons, entre autres offrandes de ce type dédiées dans des sanctuaires thérapeutiques, conservé des ex-voto anatomiques : il s'agit de répliques en pierre, en terre cuite ou en métal, de parties du corps humain, ainsi placés sous la protection divine. Or la découverte de semblables offrandes en l'honneur de Mén est l'un des indices qui nous a permis d'affirmer le caractère guérisseur revêtu par le culte de ce dieu, notamment vénéré, avec l'épiclèse *Karou*, dans la cité carienne d'Attouda, dans l'extrémité nord-est du territoire étudié.

En outre, les campagnes archéologiques entreprises sur le territoire carien ont permis de mettre au jour les vestiges de plusieurs sanctuaires thérapeutiques, éclairant d'un jour nou-

veau notre connaissance du fonctionnement de ces centres cultuels. Ainsi le village turc de Pazarlık, dans le nord-ouest de la péninsule de Loryma, sur le site de l'antique Kastabos, abrite les ruines d'un sanctuaire guérisseur dédié à Hémithéa. D'après l'historien grec Diodore de Sicile, au I^{er} s. av. J.-C., il s'agissait d'un sanctuaire renommé où la déesse était implorée pour ses pouvoirs guérisseurs aussi bien par les habitants du lieu que par des visiteurs venus de régions éloignées. Or ce sanctuaire, localisé dès 1860, a été fouillé par une équipe anglaise, un siècle plus tard. Il prend place au sommet d'une vaste plate-forme oblongue de 53 sur 34 m de large, bâtie en appareil polygonal ; au centre se dresse le temple de la déesse, un édifice péripptère ionique de douze colonnes sur six, précédé d'un *pronaos* à deux colonnes corinthiennes *in antis*, édifié à la fin du IV^e s. av. J.-C. ou seulement au II^e s. av. J.-C., selon la chronologie retenue. Il est cependant intéressant de constater qu'aucune structure caractéristique des sanctuaires thérapeutiques (telles que portique d'incubation, sources et fontaines,...) n'y a été mise au jour. Sans le texte de Diodore de Sicile, le rôle guérisseur du sanctuaire d'Hémithéa nous aurait donc totalement échappé : nous voyons ainsi, à travers l'étude du site de Kastabos, se dessiner une véritable complémentarité de l'archéologie et de la littérature.

Nos recherches ont confirmé la forte concentration de cultes guérisseurs en Carie observée dans notre mémoire de licence. Au total, nous avons répertorié cinquante-cinq centres cultuels à vocation thérapeutique répartis sur l'ensemble du territoire carien. Les dieux guérisseurs implorés dans les sanctuaires cariens étaient d'origines diverses, puisqu'il s'agissait aussi bien de divinités du panthéon grec, telles Asclépios, Apollon, Hadès, Zeus, Hécate et les Nymphes, que de divinités indigènes, anatoliennes, plus ou moins hellénisées, à l'instar de Mên, Mandros ou Hémithéa, ou encore de divinités d'origine égyptienne, Sarapis, Isis et Harpocrate. Du point de vue chronologique, on ne constate pas de déclin de la médecine religieuse au cours des siècles ; au contraire, des cultes guérisseurs sont en activité sur le sol carien, tout au long de l'Antiquité.

Quant à la pratique de la médecine rationnelle, elle a également rencontré un vif succès dans le pays carien. Nous avons dénombré quatre-vingt-cinq 'médecins cariens' ; nous incluons, sous cette dénomination, tous les médecins qui ont entretenu des rapports avec la Carie, qu'ils soient originaires de cette région micrasiatique, qu'ils y aient été actifs ou simplement formés. Comme pour les cultes guérisseurs, l'activité des médecins cariens est attestée tout au long de l'Antiquité. Dès l'époque grecque classique, la Carie abritait l'une des plus célèbres 'écoles' médicales de son temps, en l'occurrence l' 'école' de Cnide, dans la péninsule sud-carienne du même nom, voisine et rivale de l' 'école' de Cos. À l'époque hellénistique, les compétences des médecins d'origine carienne ont également été reconnues, en dehors de leur région natale. Ainsi un certain Apollonios originaire de Milet, sur la côte égéenne, a été engagé comme médecin public dans les îles des Cyclades, notamment à Ténos, au début du II^e s. av. J.-C. Sous la domination romaine, certains médecins cariens se sont même illustrés à la cour impériale. Par exemple, deux médecins natifs d'Héraclée de la Salbakè, une cité de l'est de la Carie, sur le plateau de Tabai, T. Stat. Criton et son parent Stat. Attalos ont été au service de l'empereur, l'un sous Trajan, l'autre sous Lucius Verus et Marc Aurèle.

Aussi fructueux qu'aient été les résultats de notre enquête sur les cultes guérisseurs et les médecins en Carie, nos recherches ne pouvaient se réduire à un double inventaire. L'objectif principal de notre travail était la mise en évidence d'éventuelles relations entre les médecines religieuses et rationnelles. Or la confrontation des données rassemblées dans le pays carien a confirmé que ces deux formes d'activité médicale n'ont jamais été considérées, par les Anciens, comme des recours antagonistes et incompatibles. Au contraire, dans plusieurs cités cariennes, l'examen des documents relatifs aux cultes thérapeutiques et aux médecins démontre l'essor simultané de ces deux formes de pratique médicale.

Mais surtout, plus qu'une simple coexistence indifférente des médecines religieuses et rationnelles, nous avons pu observer de véritables interactions entre elles, en certains points du territoire micrasiatique envisagé. Par exemple, à Cnide, l'un des centres médicaux les plus renommés de l'époque classique, un sanctuaire dédié à Asclépios était en activité, au IV^e s. ou au III^e s. avant notre ère. Le dieu-médecin y recevait donc un culte, alors même que la cité abritait une célèbre communauté de médecins, défenseurs, comme leurs confrères de Cos, d'une conception rationnelle de la médecine. Malgré la réputation et les compétences des médecins locaux, les habitants continuaient de placer leur confiance dans le pouvoir guérisseur d'Asclépios, l'implorant dans son sanctuaire local.

Quant à la ville de Laodicée du Lykos, dans le Nord-est, elle était le siège d'une 'école' médicale hérophiléenne, fondée au milieu du I^{er} s. av. J.-C. et qui demeura en activité pendant un siècle environ avec trois générations de médecins. Or ces praticiens qui se réclamaient de l'enseignement du médecin alexandrin Hérophile, s'étaient installés à proximité d'un sanctuaire thérapeutique dédié à Mên *Karou* et établi dans le bourg voisin d'Attouda. La proximité de ce culte guérisseur leur offrait l'assurance d'une clientèle nombreuse et d'un intérêt pour les recherches médicales dans la région. De plus, il semble que les médecins hérophiléens de Laodicée du Lykos partageaient, outre leurs études médicales, un culte commun, en l'honneur du dieu voisin, Mên *Karou*, sous la protection duquel ils avaient placé leur activité.

Enfin, nous avons constaté que quatre médecins cariens rendaient un culte à Asclépios, le dieu guérisseur par excellence. De fait, le dieu d'Épidaure était vénéré par les praticiens antiques comme leur protecteur divin, le garant de l'art médical. En outre, divers exemples, en Carie et dans le reste du monde antique, démontrent que les médecins de l'Antiquité, lorsqu'ils étaient confrontés à des malades à leurs yeux incurables, reconnaissaient que le dieu était le seul qui pouvait apporter la guérison. Les médecins rationnels, héritiers de la médecine hippocratique, ont certes rejeté l'origine divine des maladies, préconisant une explication naturelle ainsi que des traitements rationnels, mais ils n'ont jamais mis en doute les pouvoirs guérisseurs des dieux.

Au terme de notre thèse, nous sommes convaincue de la nécessité, dans les recherches à venir, d'envisager de concert les deux formes de pratique médicale que nous qualifions de « religieuse » et de « rationnelle ». Promouvoir des études comparatives, du type de l'enquête entreprise pour la Carie, permettra d'affiner notre analyse et notre compréhension de l'activité médicale, sous toutes ses formes, pendant l'Antiquité. Il est nécessaire, à l'avenir, de sortir de la dichotomie

médecine religieuse/médecine rationnelle et d'envisager la médecine antique comme un tout cohérent. Dans cette optique, nous avons entrepris un nouveau programme de recherches consacré à l'étude historique des relations nouées par les médecins grecs et romains avec Asclépios et son culte. Ces relations ont pu prendre de multiples formes : certains médecins ont manifesté leur piété à Asclépios, par des offrandes ou l'exercice de prêtrises notamment. D'autres se sont, à l'occasion, adressés au dieu sur des questions strictement médicales, cherchant conseil auprès de lui pour soigner des malades. D'autres encore ont veillé à se mettre en évidence lors d'événements ou dans des lieux consacrés à Asclépios. L'onomastique, quant à elle, nous met en présence de nombreux praticiens dont le nom était formé sur celui du dieu-médecin. Parmi les artefacts enfin, il faut mentionner des étuis à instruments médicaux ornés de représentations d'Asclépios. Par l'étude de ces divers documents, notre objectif est de proposer une interprétation globale des rapports observés entre les médecins humains et le dieu-médecin, lesquels rapports constituent l'une des nombreuses facettes des relations complexes qui existaient entre les pratiques médicales que nous qualifions de 'médecines religieuse et rationnelle'.

Japonisme et collectionnisme en Belgique. Le collectionneur Hans de Winiwarter (1875-1949)

par Julie BAWIN

Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Liège de 1919 à 1945, Hans de Winiwarter (né à Vienne en 1875) a rassemblé en un demi-siècle plusieurs centaines d'estampes et plus de mille albums illustrés japonais. Après sa mort, en 1949, sa collection de gravures est l'objet d'une dispersion importante tandis que sa collection de livres est achetée, en 1966, par la Bibliothèque royale Albert I^{er} de Belgique. Conservé dans sa quasi-totalité, cet ensemble d'albums japonais compte aujourd'hui 736 ouvrages en 1187 volumes. Il se rapproche donc, par son importance numérique, des plus grandes collections d'art japonais de la fin du XIX^e siècle.

Créée *ex nihilo*, cette immense collection illustre non seulement l'expérience d'une figure particulière du collectionnisme nippon, mais elle éclaire aussi d'un jour nouveau l'histoire du japonisme en Belgique, et à Liège en particulier. Cette ville de province fut le cadre de toute l'existence du collectionneur, l'endroit où il mena sa carrière de professeur d'université et, enfin, le lieu où il découvrit, au milieu des années 1890, l'art nippon. À l'origine de son intérêt précoce pour l'art du Japon se trouvent incontestablement son éducation et son milieu social. En témoigne notamment le portrait qu'Auguste Donnay réalise pour lui en 1895.

Une autre manifestation de sa passion précoce pour le Japon se perçoit aussi dans une série de photographies représentant le jeune Winiwarter en kimono selon une mise en scène parfaitement japonisante. En évoluant dans un univers intellectuel et artistique relativement progressiste et en fréquentant des artistes japonisants comme Armand Rassenfosse et Auguste Donnay, il fut en quelque sorte prédisposé à être touché par la mode du japonisme qui, en cette fin de siècle,

marquait tous les domaines de la modernité en Belgique. Les plus anciennes manifestations de sa curiosité pour l'art nippon coïncident d'ailleurs avec la flambée du japonisme belge. C'est, en effet, seulement au début des années 1890 qu'un véritable mouvement d'intérêt pour le Japon se manifeste dans le pays. Certes, il existait déjà, dans les deux décennies précédentes, des amateurs belges d'art nippon comme Alfred Stevens, Adolphe Crespin et Edmond Michotte, mais ils avaient la particularité d'évoluer dans les milieux japonisants de Paris. Les premières collections d'art japonais de Belgique se sont donc constituées, non pas à Bruxelles ou à Liège, mais à Paris où l'engouement pour cette forme d'art se manifestait depuis déjà de nombreuses années. Jusqu'en 1890, la proximité géographique entre les deux capitales a ainsi joué un rôle de premier plan dans la découverte de l'art japonais en Belgique. Au tournant du siècle cependant, la situation change et a même parfois tendance à s'inverser : les boutiques de curiosités se multiplient, les expositions d'art japonais prolifèrent et, grâce à l'action de personnalités comme Edmond Michotte et Henri Jeager, les premières collections publiques voient le jour. Bref, comme l'écrit Michotte à Hayashi en 1892, « le goût de l'estampe japonaise commence à se répandre de plus en plus à Bruxelles ».

La capitale belge, à présent foyer du mouvement de l'Art nouveau et « carrefour de la modernité européenne », n'a donc plus besoin de Paris pour répondre à la demande japonisante. Après une polémique engagée en 1889 sur les Vingt et les maîtres de l'*ukiyo-e* – polémique dont la revue *L'Art moderne* rend compte en partie –, l'appartenance des modernistes à la vogue du japonisme ne cessera de s'affirmer. Des artistes, tels Georges Lemmen et Théo Van Rysselberghe, iront même jusqu'à exposer leurs œuvres à côté d'estampes japonaises issues de leurs propres collections.

On le voit, la collection de Hans de Winiwarter ne peut être isolée du courant auquel s'est alimenté le goût de ses compatriotes pour les estampes et les livres de l'*ukiyo-e*. Découvrant probablement la culture nipponne par l'intermédiaire de ses parents – qui, en 1887, déguisaient leur fils en samurai – et partageant sa passion avec les artistes modernistes de sa ville, le personnage est exemplaire de l'intérêt suscité par l'art japonais dans les milieux avant-gardistes de Belgique. Actif au sein d'associations artistiques aussi progressistes que *L'Avant-Garde*, il fut, avec Armand Rassenfosse, Auguste Donnay, Émile Berchmans, François Maréchal ou encore Albert de Neuville, à l'origine d'un véritable réseau de sociabilité japonisant à Liège.

Le plus ancien acte de collectionneur connu de Hans de Winiwarter date de 1896 et se rapporte à l'achat, à Paris, de trois estampes japonaises. C'est par l'intermédiaire du marchand bruxellois Ernest Méaux, travaillant pour Siegfried Bing depuis 1893, qu'il procède à cette première acquisition. Les objets dont il commence la collection sont donc des gravures de l'école *ukiyo-e*. Le fait qu'il inaugure sa vie de collectionneur d'art japonais par l'achat de trois estampes sur feuille simple n'est sans doute pas étranger à son réseau de sociabilité. De fait, ce n'est pas au sein d'une société savante axée sur les études japonaises que Winiwarter fait ses premières armes de collectionneur, mais dans un univers teinté de curiosité artistique et d'amateurisme. Des artistes comme Rassenfosse et Donnay ne sont pas des collection-